

Le balbutiement et le graffiti

Jean Obélix Lefebvre

Number 43, March–April–May 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19915ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefebvre, J. O. (1991). Review of [Le balbutiement et le graffiti]. *Nuit blanche*, (43), 70–72.

Le balbutiement et le graffiti

Souvenons-nous comme il en a fallu des apprentissages avant de savoir clairement énoncer des utilités. Les phrases de tous les jours, les propos de cafés, les griffonnages de cartes postales, tout cela, mine de rien, balbutie. Un tâtonnement de la voix et du mot qui semble ne mener à rien d'autre. De même, un graffiti ne prétend pas à un trop long développement. Nous sommes de grands enfants qui jamais peut-être ne parviendront à nous expliquer clairement, ni même à bien concevoir ce qui est de trop longue portée. Pour les questions essentielles (ou existentielles ?), nous restons sans mots : c'est l'indicible ! Cependant nous tentons de dire, de nous dire, un peu comme l'oiseau contre le vent, avec de bien longs moments d'affolement, du délire panique, portés pourtant parfois, sans en être totalement responsables, par des courants de facilité. Et nous croyons alors atteindre à la cohérence, prophétiser avec le don de courte-vue, globaliser avec des fragments. Avec un vocabulaire de mots ou d'images, nous alignons tant bien que mal des rumeurs et des témoignages.

Ainsi nous multiplions les médias, produisant des borborygmes en conserve. Et la mémoire s'électronise, s'informatise pour que nous puissions y repuiser si nous en avons tout simplement le temps et pour remiser ce que nous devons ultimement nous déterminer à jeter (dans l'oubli) y triant quelques artefacts significatifs. L'avenir balbutie des propos qui lui seront bientôt usuels, banals, mais toujours hermétiques. Pourquoi donc pousser plus loin que le Roman de la Rose ? Nous allons vers un but aveugle. Nous répondons à un appel sourd.

La bande dessinée est un nouveau langage. Il s'élargit par des essais et des effets de gamme. On suppose que c'est (la bande dessinée) aussi une industrie. C'est donc qu'elle se gère, qu'elle a ses perspectives et que de savants managers ou cadres lui tiennent la bride. On y voit des auteurs qui se coulent dans la norme, d'autres qui tiennent des propos éducatifs et certains qui poussent le balbutiement et le graffiti plus loin encore...



« Réveillez-vous, le froid est déjà à nos portes et la l se ferme comme une bouche morte. »

Jean Cayrol, « Dormez-vous », *Miroir de la rédempt*

Le droit d'auteur par la bande, de Hélène Gauthier et Thierry Sauer, Éditions Yvon Blais, 1990.

Ici, l'intention est louable. S'il ne s'agissait que d'établir un glossaire des différentes appellations ayant trait au droit d'auteur, le but serait atteint. Malheureusement, il s'agit là d'un album à épisodes (*À suivre*) et on est à peine introduit dans le sujet qu'on doit patienter pour un plus large développement dans un album subséquent, dont la parution reste incertaine. Thierry Sauer donne dans la b.d. tonitruante, comique troupière, un genre fréquenté *ad nauseam*. Le rire en glucides rend-il plus lucide ?



Rue des rebuts, dessin de Tardi

**Les pionniers
du Nouveau Monde, t. 6,
La Mort du Loup,
de J.F. Charles,
Glénat, 1990.**

Fin d'un cycle. Depuis l'Acadie de la déportation jusqu'à la prise de Québec, l'Histoire n'a reculé devant aucun sanglot et éparpillé les anecdotes. Est-ce une histoire vraie? L'Histoire est comme un pot fort ouvragé qu'aucun Picasso ne nous fera bien voir de tous les côtés à la fois. Nous n'avons pas l'œil pour ça! Un certain narcissisme nous a fait nous suivre et nous identifier. Gageons que nous sommes tous des héros! Les mauvais rôles ne sont jamais pour personne...

**Rue des rebuts,
de Tardi,
Alain Beaulieu éditions, 1990.**

Pourquoi devrait-on se cantonner dans un seul métier? Au contact de Malet et de Céline, Tardi en est venu à se glisser en tapinois dans leurs petits livrets et à leur tailler des costumes posthumes. D'ailleurs, ses deux personnages ressemblent étrangement à Léo et à Louis-Ferdinand. Il s'agit d'un périple dans la banlieue moche, une odyssée sans douceur, pour répondre à un devoir sacré qui n'aboutira qu'à être un sapré brouillon. Vous retrouverez là toute l'obsession bouchère de la Grande Guerre. S'il ne s'agit pas d'une bande dessinée, les dessins de Tardi vous permettront tout de même de visionner les scènes intercalaires du texte. Ce pourrait être une pièce de théâtre, des sketches et des sketches!

**Le prince impensable,
de Mœbius, Lofficier, Shanower,
Les Humanoïdes associés,
1990.**

**Le monde d'Edena,
de Mœbius,
Casterman, 1990.**

Giraud-Gir-Mœbius, on le pensait perdu pour le monde, réfugié dans une secte utérienne, à s'éternellement réaccoucher. Non seulement il reprend le flambeau de Blueberry (*Arizona Love*), mais il nous livre tout le cycle d'Edena et perpétue le garage hermétique. Nous savons qu'il se posait la question de résoudre sa morbidité et sa violence. Pouvons-nous imaginer des péripéties qui seraient lénifiantes, pacifiantes? Giraud n'aura pas abouti dans sa quête. Hermétique! Les cloisons de notre imagination tiennent le coup, résistent même aux passe-muraille. La tentative initiatique nous révèle que l'homme est un cercle creux, hanté d'échos, une panique continue.

En cet âge de rock'n roll, c'est dans l'atroce que nous puisons encore nos inspirations. *Le prince impensable* autant que *Le monde d'Edena* (« Sur l'étoile », « Les jardins d'Edena », « La déesse »), c'est autant de moments psychanalytiques, une tentative aléatoire de schématiser des pulsions, des impulsions, un voyage à travers les contraintes primitives, les contingences du jeu des dieux. La collaboration avec Lofficier et Shanower donne un dessin apparenté mais plat avec des couleurs à l'avenant; considérons ça comme une tentative

laborieuse, un laboratoire. Plus personnels sont les trois tomes du *Monde d'Edena*. Gir ne peut transmettre intégralement ce qui fait son génie, le trait léger, le traitement de l'essentiel, le charme enfin! Mais toute l'œuvre suinte un totalitarisme religieux, une crispation d'enfant sur un engouement apocalyptique, la nécessité d'une force de lumière, une divinité qui saurait...

**Des écureuils et des filles,
de Jean C. Denis,
Casterman, 1990.**

Décidément, ça nous court! Bêtement notre écueil serait l'autre et tous ces impossibles raccommolements. L'amour joue d'ironie. On dit se faire du cinéma. Alors, il ne fallait pas lire des écureuils! Lacan nous tient encore la chandelle. Notre vie serait un perpétuel lapsus, des aperçus voyeurs, des rencontres différées, un fantôme mal déchiffré. Nous passerons l'éternité à décoder nos façons de faire de travers... Il y a tout de même une histoire (écologique?) avec des écureuils, mais je vous dirai que ce n'est pas essentiel.

Jean C. Denis dit que notre âme est un cumul de taches de Rorschach, erreurs et fantasmes, faute et besoin d'une grammaire universelle. Son personnage est un naïf. On se souvient « qu'il déménage ». Pollution ou solution? Pour lors, il est urgent d'élargir le temps... et d'apercevoir, se déshabillant, la question maquillée de réponses, l'amour anonyme...

**De l'autre côté de Corto,
de Dominique Petitfaux,
Casterman, 1990.**

Dominique Petitfaux voulait tout savoir d'Hugo Pratt. Il le rencontre au hasard d'une librairie parisienne en 1985; suivent des entretiens très poussés menés jusqu'à aujourd'hui. Sur papier journal mais tout de même sous couverture glacée ornée d'une signature-scarabée, Petitfaux établit bien sûr une bibliographie complète et, en cours d'entrevues, nous amène sur la piste des hypothèses endormies. Où l'on découvre qu'un personnage comme Corto évolue dans un univers infini, indéfinissable. Pratt lui-même opère des détours biographiques où l'aléatoire trace la destinée. L'iconographie, mine de rien, éclate le regard. Jamais ne fut mieux servie une exploration maniaque. Petitfaux (nom prédestiné?) s'accommode de la légende, de l'invérifiable, de l'impro-

bable, une souris qui ne craint pas le chat, qui en redemande. Le charme Pratt nimbe l'ensemble. L'alchimie s'est opérée entre l'artiste et son biographe. Ce livre, c'est rarement le cas des écrits sur la b.d., vous est indispensable, vous qui savez ou devinez que l'existence est un mentir-vrai.

**Je veux de l'amour,
de Frémond,
Albin Michel, 1990.**

Parenté très nette avec le précédent. Frémond revisite les normes amoureuses, l'hénaurme amoureux. Attention au cynisme résurgent ! Toutes les femmes pourraient nous plaire (et vice-versa !) et pourtant ce n'est peut-être qu'avec une que nous sortirons de l'ère balbutiante des intentions. Pour le meilleur et surtout pour le pire ! La question n'est plus de se marier, mais : « Le divorce est-il possible ? ».

**Voyage à Tulum,
de Milo Manara,
Casterman, 1990.**

Cet auteur-là a bien des difficultés avec lui-même autant qu'avec ses marqueurs. Comme un écolier qui dessinerait trop bien les filles, depuis *Le déclin*, on lui en redemande encore et encore, lecteurs trop puritains pour nous brûler personnellement à la splendeur. Onanisme torché sur papier Caran d'Arche ! Ça donne un style godemichet. Cette fois, Manara enfourche la monture Castaneda sous prétexte de fumosités felliniennes. Désolé d'avoir à en conclure que, rapport à *Juliette des Esprits*, il s'agit là d'un retour au primitif, d'un mensonge mal élaboré. Et peut-être s'agit-il d'une vérité après tout, quand on sait que de ce domaine-là nous balbutions mal l'objectif et, comme pour une crèche néo-kitsch, nous apparentons foison de santons dépareillés. Inutile de prévenir contre ces tentations ! Cet album ornera bientôt toutes les garçonnières branchées...

**Opium, Le prince du mal
de Daniel Torres,
Casterman, 1990.**

Et Torres, lui, n'en a plus que pour cette borgne-là qui, chaque jour, nous perd l'âme et le temps en sa prunelle hallucinante. Opium et ses comparses jouent de Ruben Plata qui joue de nous. L'intention ne compte pas ! Les règles du jeu ne dépendent plus que d'un étalon affolé. Nous n'imaginons pas le mal que le mal se donne !

**Mermoz,
de Hubinon et Charlier,
Dupuis, 1990.**

En ce temps-là, il fallait apprendre à traverser la mer à bouts d'ailes, se faufiler entre les montagnes. Le mur du son, on n'y pensait pas encore. Les étoiles restaient lointaines. Mermoz, ou Blériot, ou Saint-Exupéry, traçait la voie de l'aéropostale. En ce temps-là, il y a peu, la décennie cinquante, Hubinon et Charlier établissaient, vite fait, la nomenclature des héros qui, tous, ne survécurent pas à l'odieux de la fin du colonialisme. Une réédition donc en manière de béatification...

**Le premier galop,
de Derib et Job,
Casterman, 1990.**

Tous les enfants du monde se ressemblent. Yakari, saga d'une enfance, alors que nous ne balbutions pas encore différemment des aigles, des ours et des chevaux, n'est-ce pas l'utopie vue dans le rétroviseur ? On ne monte pas un cheval malgré lui ! Cette admonestation, nous l'avons depuis trop longtemps oubliée. Les seize albums Yakari ne sont qu'un rappel à... l'harmonie !

**Le prince des larmes sèches,
Gaspard de la nuit,
de Johan De Moor
et Stephen Desberg,
Casterman, 1990.**

Troisième tome d'une infinie série ? De quoi se consoler des horreurs que peint le grand jour ! Les contes de fée sont si conservateurs... Et celui-ci ne fait pas exception. Vision soviétisante : le pire arrive toujours ! Pour l'instant l'avenir est conjuré et Gaspard renforce son masque, lui donne une vie propre.

**Donc Jean,
de Martin Veyron,
L'Écho des Savanes/
Albin Michel, 1990.**

On le doit à Mandryka depuis l'épisode trop court, philosophique, de *L'Écho*. Veyron continue à moudre du social non sans ironie. Derrière tout cela, la traduction d'un malaise perpétuellement entretenu. Nous ne savons aimer que si peu de gens ! Récit-catastrophe autour des prétentions de l'art, des cauchemars de la démocratisation, antagonismes de l'intérêt et de l'intérêt ! Selon qu'on est banquier ou paumé, la vie hésite entre le sentiment d'invasion et l'investisse-

ment. Jean est justement une manière de banquier qui se paume, un philosophe qui s'emmêle les idées et qui a tout simplement compris qu'on ne peut bonnement faire autrement. Veyron piège notre reflet...

**Plaisir d'offrir,
de Vuillemin,
L'Écho des savanes/
Albin Michel, 1990.**

Vous m'en auriez voulu de ne pas vous le signaler. Vuillemin redonne dans l'atroce et gâche un peu de nos intimités. Nous imaginons le rire gras d'un Beauf Créateur, n'oubliant jamais de disperser ici et là des terrains vagues, des bistrotts minables, des arrière-cours et de faire pleuvoir la merde sur tout ça. Criant de quoi ?

**Où est Charlie ? (Livre-jeu),
de Martin Handford,
Gründ, 1990.**

Un jeu interminable ! Une image ainsi composée, toujours à revoir, c'est un labyrinthe de mémoire. Pour les obsessifs, autant consacrer donc toute une vie, d'album en album, à chercher ce détail-ci et ce détail-là. *Où est Charlie ?* a déjà vendu, au Québec seulement, plus de 200 000 exemplaires des trois premiers albums. Ce *Charlie IV* augmente la mise : une compagne (Félicie), des auto-collants, tout un cirque ! Les trois premiers albums étaient cependant d'un format plus classique, dotés d'une couverture rigide et glacée. Le quatrième rétrécit et s'assouplit. C'est qu'on le décortiquera, lui donnera du volume. Il s'agit toujours cependant d'apprendre à lire une image et, cette fois, de la compléter, de pousser aussi plus loin les déductions. Si l'expression « de 7 à 77 ans » a un sens, Charlie applique tout ce sens. Adulte, on s'empressera de dérober ces albums pour sortir aussi de l'analphabétisme des images...

En guise de conclusion

On le voit, nous sommes perclus de sens et d'idéologies et il ne s'agit là que d'une si infime représentation du monde, une symphonie livresque à multiples voix. Du balbutiement et des graffitis mis à contribution pour ne rien nous dire d'autre que l'effort insensé de se dire. Nous n'aurions de choix que celui de trouver nos limites d'entendement. ■

par Jean Lefebvre